

LOUIS BASTIEN

Homme de bien

A Tante Hélène,
qui m'a fourni de précieux éléments d'information.

Aux petits-enfants, petits-neveux
et arrière-petits-enfants
de Louis Bastien,
afin qu'ils apprennent à mieux connaître
leur aïeul commun
et que cette connaissance les aide
à bien orienter leur propre destin
en harmonie avec leurs racines.

Préface

L'idée et l'envie d'écrire cette modeste biographie me sont venues après avoir vu disparaître successivement les cinq enfants de mon grand-père Louis Bastien : Thérèse en 1982, Marie en 1983, Suzanne, ma mère, en 1989, Charles en 1992 et enfin Michel en 1993.

J'ai pensé qu'il fallait que quelqu'un se charge de prolonger le souvenir de notre aïeul, qui m'est toujours apparu comme quelqu'un d'exceptionnel par ses grandes qualités intellectuelles et morales. Il n'a certes jamais occupé le devant de la scène de la grande Histoire, mais il a connu de nombreux événements au cours des troisième, quatrième et cinquième républiques ainsi que des deux guerres mondiales qui ont ensanglanté notre vingtième siècle.

Je ne suis pas en mesure de me substituer à lui pour expliquer en détail quel regard il portait sur ces événements. Toutefois, les circonstances ont fait que, dans ma jeunesse, j'ai passé sept années chez "Grand-père", d'abord à Saint-Brieuc de 1939 à 1942, puis à Paris de 1944 à 1948. Durant les repas familiaux, j'ai entendu beaucoup de récits et le souvenir que j'en ai gardé constitue la matière principale des quelques pages de ce petit opuscule.

Lecteur, je demande ton indulgence pour les inexactitudes involontaires et les lacunes inévitables dont ma mémoire est seule responsable, mais je serai heureux si ton attention veut bien se porter quelques instants sur l'histoire d'une vie toute droite, celle d'un homme de bien.

Jacques BERNARD

Août 1993



PHOT^{IE} TRINQUART
40, B^o BONNE NOUVELLE



E. BERNIER Succ^o
PARIS

La famille Bastien en 1879

P'tit Louis

Le 21 décembre 1869 naissait à Obernai (Bas-Rhin) Marie-Jules-Charles-Louis BASTIEN (1), fils de Louis BASTIEN et de Charlotte JACQUET, son épouse. Il était leur troisième enfant, précédé d'Élisabeth, née en 1863 et d'Anselme, né en 1865.

Tout naturellement, le nouveau venu fut désigné par le surnom de "P'tit Louis" qui devait lui rester jusques et y compris son entrée à Polytechnique.

Son père était Conservateur des hypothèques, c'est-à-dire un notable de la bourgeoisie cultivée, à une époque (nous sommes encore sous le second Empire) où les fonctionnaires étaient peu nombreux et où le moindre d'entre eux était respecté comme détenant une part de l'autorité de l'État.

Juillet 1870 : la guerre éclate et les populations de l'Est sont les premières menacées, d'autant plus que la Prusse ne fait pas mystère de sa volonté d'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, considérées par elle comme terres allemandes (2).

Louis Bastien père décide de mettre sa famille à l'abri en l'envoyant à Mirecourt (Vosges) chez les parents de sa femme Charlotte. Mais ici se place un épisode qui vaut la peine d'être conté. La diligence qui emporte Charlotte et ses enfants verse au bord du chemin, plusieurs personnes sont blessées, dont P'tit Louis, mais on panse les plaies et on arrive à Mirecourt.

1 Dans l'Est de la France, l'État-civil a coutume de placer en dernier le prénom usuel, contrairement aux autres régions qui le placent en premier. C'est pour cette raison que, jusqu'à la fin de sa vie, Louis a reçu des lettres officielles (Sécurité sociale, impôts, etc.) adressées au "Général Marie Bastien", ce qui l'agaçait quelque peu.

2 De fait, en six semaines, l'armée française est bousculée, l'Empire s'effondre et fait place à la Troisième République. Le même scénario se reproduira 70 ans plus tard...



ALBERT PROUZET

PARIS

P'tit Louis vers 1885

Dans les semaines et les mois qui suivent, P'tit Louis n'est pas brillant : il ne "pousse" pas bien, il est malingre, il tarde à marcher. Charlotte, catholique fervente, décide de faire une neuvaine (3). Aucun changement n'étant intervenu dans l'état de l'enfant, elle fait une seconde neuvaine, à l'issue de laquelle elle constate l'apparition d'un point dur dans une cuisse de P'tit Louis. Encouragée, elle fait une troisième neuvaine et là, ô miracle (c'est du moins ce qu'elle en déduit), on voit sortir de la chair... un morceau de verre, reste d'une vitre de la diligence, qui n'avait pas été vu lors des premiers pansements.

Dès lors, la santé de P'tit Louis s'améliore, il se met à marcher, tout rentre dans l'ordre. Mais, y-a-t-il un rapport avec cette blessure ?, il ne sera jamais très grand, sa taille définitive ne dépassant pas 1,60 mètre.

Après l'école primaire à Mirecourt, il fait ses humanités (études secondaires) comme pensionnaire à Nancy, à la Malgrange puis à Saint-Sigisbert.

Les études secondaires, à cette époque, ne ressemblaient pas du tout à ce que nous connaissons aujourd'hui. Seule pouvait les suivre une petite minorité d'adolescents issus d'une élite sociale et intellectuelle. De 1850 à 1900, le nombre de bacheliers n'a cru que lentement : de trois mille à cinq mille par an pour toute la France. Nous en "faisons" actuellement dans les deux cents mille...

Les matières enseignées étaient moins nombreuses, moins variées, mais beaucoup plus approfondies. En français, il fallait dominer parfaitement la langue ainsi que la littérature classique. En latin, on ne se contentait pas de la version, il fallait composer, et même en vers ! Tout le monde devait faire du grec et des mathématiques, non l'un ou l'autre.

P'tit Louis, très doué, se tirait admirablement de toutes les épreuves. En 1885, à l'âge de 15 ans, il est bachelier de rhétorique et, l'année suivante, bachelier ès sciences avec mention "très

3 Pendant neuf jours consécutifs, assistance à la messe et prières particulières.

bien". Pour faire bonne mesure, sitôt reçu, il travaille pendant ses vacances et, à la session d'octobre, obtient son baccalauréat de philosophie avec mention "bien".

Après une seule année de préparation au collège Sainte-Geneviève de Versailles, il est reçu à l'École Polytechnique en 1887. Il a 17 ans !

Malheureusement pour lui, n'ayant pas la maturité de ses camarades plus âgés, il ne sortira pas de la prestigieuse école "dans la botte" (4) et devra se contenter d'une carrière militaire.

4 C'est-à-dire dans les premiers, ce qui permet de choisir les carrières les plus intéressantes ou les plus valorisantes dans les grands corps de l'État : Mines, Ponts et Chaussées, etc.

Le militaire

À sa sortie de Polytechnique, en 1889, le sous-lieutenant Louis Bastien suit les cours de l'École d'application du Génie à Fontainebleau puis il est affecté au 2ème Génie à Arras (Pas-de-Calais). Nous n'avons pas d'information précise sur cette période : c'est la vie classique du jeune officier dans une garnison de petite ville (5).

En 1895, c'est la campagne de Madagascar. Pour punir la reine Ranavaloa de ne pas respecter l'accord de protectorat signé dix ans plus tôt, le gouvernement français envoie dans la grande île un corps expéditionnaire chargé de la conquérir. Le lieutenant Louis Bastien est responsable de la liaison télégraphique (6) entre Majunga, lieu du débarquement, et les troupes qui avancent en direction de la capitale, Tananarive.

Seul dans une petite voiture légère à deux roues tirée par un cheval, il arpente la ligne des tours de signaux, dans les régions basses et marécageuses entre Majunga et Maevatanana (prononcer Maëvatananne) puis ensuite sur les hauts plateaux le long de la rivière Betsiboka (prononcer Betsibouc) jusqu'à Tananarive. L'ambiance est très western (7).

5 Coïncidence, c'est également à Arras que sera affecté le sous-lieutenant Charles De Gaulle à sa sortie de Saint-Cyr vers 1910.

6 Le système utilisé à Madagascar était le fameux télégraphe optique Chappe, qui était, avant l'invention de la radio, le seul moyen de transmettre des messages à distance, par relais successifs. Mis en service en France sous Napoléon Ier, c'est lui qui avait signalé, de Golfe Juan à Paris, la progression inexorable de l'Ogre revenant de l'île d'Elbe.

7 Il est probable que Louis n'aurait pas compris le mot "western", et pourtant il y a une grande similitude d'époque et d'apparence des lieux entre le travail qu'il faisait à Madagascar et ces films que nous apprécions.

La campagne coûte cher en vies françaises (8). Pas du fait des autochtones, mal armés et non organisés, mais à cause des "fièvres", appelées depuis malaria ou paludisme. En effet, en 1895, les médecins ne connaissaient pas l'origine de cette maladie. Ils croyaient qu'elle provenait de l'eau de boisson et ils prescrivait aux soldats de ne boire de l'eau que bouillie. Ce n'est que plus tard qu'a été connu le mode de contamination par le moustique femelle dit anophèle.

Un jour, notre Louis (appellation familière, mais nous commençons à bien le connaître) arrête sa petite voiture et son petit cheval devant une tour Chappe où, apparemment, plus rien ne bouge (9). Il monte dans la tour et trouve un soldat en train d'agoniser (ils étaient deux par tour, mais l'autre était déjà mort). Louis couche le mourant du mieux qu'il peut, puis cherche le paquet de messages reçus à transmettre et effectue la transmission dans les deux sens, vers les deux tours qui encadraient la sienne. Ensuite seulement, il passe son message personnel signifiant "Envoyer deux hommes pour relever officier dans tour N°xxx".

Inutile de dire que la relève n'est pas arrivée tout de suite et que Louis a passé pas mal d'heures pénibles sans manger et sans boire...

Madagascar ayant été déclarée colonie française en 1896, Louis rentre en métropole et, affecté à Amiens, en profite pour passer sa licence en droit et préparer le concours de l'Intendance.

Il disait : "Étant militaire sans en avoir la vocation, je ne pouvais choisir dans l'armée que la spécialité la moins militaire" (10).

C'était sincère, car Louis était un fin lettré, un mathématicien, un penseur, un administrateur,

8 Nous parlons ici des Français de France. Ce n'est que plus tard qu'on a découvert l'utilisation de troupes recrutées dans les colonies pour combattre les ennemis de la France.

9 Comme le télégraphe optique relaie les messages de tour en tour, si une tour est défaillante plus rien ne passe ni dans un sens ni dans l'autre.

10 Je ne garantis pas les termes exacts du propos mais j'en garantis l'esprit.

mais tout sauf un guerrier, quoique patriote et homme de devoir.

Donc, brillamment admis en 1897 à l'École de l'Intendance et ayant reçu son 4ème galon (tout intendant est officier supérieur), il va suivre un parcours sans faute qui, de grade en grade, va le mener successivement à Besançon, Lons-le-Saulnier, Epinal, Valenciennes, Commercy, Châlons-sur-Marne...

Dans ces différentes garnisons, l'intendant Louis Bastien, auxiliaire du commandement, organise et dirige le ravitaillement des troupes en nourriture, en habillement, en matériel de toutes sortes. Il fait partie des notabilités militaires de l'endroit et se trouve invité, par conséquent, à beaucoup de réunions mondaines et de cérémonies, bien qu'il n'ait jamais été, personnellement, très mondain.

Parmi les cérémonies, il en est que Louis n'apprécie pas du tout, ce sont les prises d'armes. Il doit en effet y paraître à cheval, alors qu'il déteste monter. Il est, comme nous l'avons vu, de petite taille et de plus il trouve les chevaux stupides, entêtés et peureux. Il n'est donc pas bon cavalier et ne monte que lorsqu'il y est obligé ; c'est son ordonnance qui sort chaque jour le cheval qui lui est affecté, comme à tout officier quelle que soit son arme.

De cette époque 1900, Louis racontait volontiers, dans son âge mûr, quelques anecdotes amusantes. En voici deux au hasard du souvenir.

Les officiers étaient autorisés à revêtir la tenue civile en dehors du service. Un jour, pour des raisons d'ordre politique (liées à l'affaire des fiches et à l'affaire des inventaires, qu'il serait trop long de raconter ici), le ministre de la Guerre décide que tous les militaires devront désormais porter l'uniforme en toutes circonstances. Le dimanche suivant, dans plusieurs garnisons de France, les jeunes officiers, lieutenants et capitaines, se rassemblent en grand uniforme dans le centre ville et se mettent à défiler dans une joyeuse pagaille en portant tous sur l'épaule... une canne à pêche. Convoqués par leurs chefs de corps respectifs pour indiscipline,



L'Intendant Général Bastien vers 1925

ils font observer qu'en premier lieu ils ont respecté le décret leur enjoignant de porter l'uniforme et qu'en second lieu aucun décret ni règlement n'interdit aux officiers de pêcher en dehors des heures de service. Inutile de dire que le ministre a rapidement rapporté sa mesure !

Seconde anecdote : beaucoup d'officiers se moquaient du général de Galliffet, ministre de la Guerre, considéré par eux comme un incapable (une "ganache", disait-on alors). On raconte qu'un jour, ce général-ministre, venant visiter le camp de Satory où étaient présentées les dernières nouveautés en matière d'armement et d'équipement, tombe en arrêt devant un ballon captif portant dans sa nacelle un observateur et déclare à son entourage médusé : "Hein ! Si la corde cassait, quelle chute on ferait !".

1914 : La guerre. Louis est à ce moment à Saint-Brieuc, Sous-intendant de 1ère classe (pour les initiés : cinq galons pleins). À 44 ans, l'arrière doit aider l'avant, mais on suit les événements avec espoir et angoisse à la fois. Louis fait de son mieux et son mieux n'est pas trop mal puisque, avant la fin de la guerre, il est nommé Intendant général de 2ème classe (11) à Paris et, en 1919, à Strasbourg comme Directeur de l'intendance du territoire de l'Alsace (son pays, qu'il avait quitté à l'âge de six mois et n'avait jamais vu !).

Ensuite, Louis connut une belle fin de carrière, avec tous les honneurs, à Lille puis à Paris au poste suprême de l'Intendance : Inspecteur général de l'habillement. Il disait avec modestie : "Si j'ai été nommé à ce poste, ce n'est pas parce que j'ai plus de mérite qu'un autre, c'est parce qu'on cherchait quelqu'un n'ayant jamais eu d'histoires" (12). Mais il disait aussi, avec cette fois une pointe d'orgueil : "Il est dommage que, dans l'Intendance, on s'arrête à trois étoiles ; je serais bien allé plus loin".

11 Dixit Louis : Recevoir deux étoiles et en même temps se voir désigné "de deuxième classe", c'est un peu vexant.

12 Sous-entendu : aucun démêlé avec des hommes politiques.

Prenant sa retraite en 1929, il était titulaire de plusieurs décorations : Commandeur de la Légion d'honneur, médaille de Madagascar, Officier de l'ordre de la couronne du roi Albert de Belgique, Commandeur de l'ordre de Serbie et quelques autres. Mais il n'attachait pas à ces hochets une importance excessive. Surtout, il avait un sens de l'humour développé, sous une apparence parfois un peu rigide, comme on le verra dans les chapitres suivants qui n'auront plus rien de militaire.

Le père de famille

La famille Bastien était amie de la famille Pfulb, d'origine alsacienne elle aussi, qui vivait à Langres (Haute-Marne) à environ 70 kilomètres de Mirecourt. Dès son adolescence, Louis connaissait la petite Marguerite Pfulb, de dix ans sa cadette, et tout les attirait l'un vers l'autre. Lorsque Louis, au sortir de l'École de l'Intendance, se trouva assuré d'une situation stable, ils se marièrent, à Langres, le 25 juillet 1899, à la grande satisfaction des deux familles.

Voyageur passant par Langres, pense donc à faire la promenade des remparts où les deux fiancés, Louis et Marguerite, marchaient lentement la main dans la main, il y a presque un siècle, en se confiant leurs projets d'avenir. Cette promenade offre d'ailleurs des vues magnifiques sur la campagne environnante.

Les enfants vinrent vite et, si l'on ose dire, "en rafale", leurs lieux de naissance marquant, bien entendu, les affectations de Louis :

Marie, née à Épinal (Vosges) le 5 août 1900

Suzanne, à Valenciennes (Nord) le 7 août 1901

Thérèse, à Valenciennes le 12 avril 1903

Charles, à Valenciennes le 20 septembre 1904

Michel, à Commercy le 7 décembre 1908.

Décrire la vie de famille au début du siècle n'est pas chose aisée, tant sont grandes les différences de conditions de vie, mais aussi et surtout de moeurs provenant d'une part du progrès matériel, d'autre part des grands cataclysmes (guerre de 1914-18, guerre de 1940-45, crise de 1968).

Aux jeunes d'aujourd'hui, il faut rappeler que, si pour eux l'époque 1900 pourrait se résumer en



Marguerite Pfulb vers 1895

quelques négations (13), la cohésion des familles était plus grande, l'autorité du père plus respectée, l'éducation plus stricte, la culture plus développée.

Si, dans les maisons, les "esclaves mécaniques" que nous connaissons n'existaient pas, les aides humaines étaient moins rares : Marguerite Bastien, comme la plupart des femmes d'officiers, régnait sur une bonne à tout faire (quelquefois deux) et sur deux ordonnances affectés par l'Armée, l'ordonnance de la maison et l'ordonnance du cheval, le second venant assister le premier dès qu'il avait fait faire au cheval sa promenade quotidienne. Mais la maîtresse de maison surveillait tout, mettait la main à la pâte et dans certains cas, lors d'un déménagement par exemple, faisait elle-même le plus gros du travail.

Il faut ajouter que la vie était plus dure : la sécurité sociale, les allocations familiales et les indemnités de chômage n'existaient pas, à chacun de se débrouiller selon ses moyens.

Ceci pour expliquer que, si la manière dont Louis Bastien dirigeait sa famille entre 1900 et 1920 pourrait aujourd'hui le faire traiter d'horrible tyran, cette manière était, pour l'époque, normale et considérée comme le signe d'une famille unie.

C'était le règne du paterfamilias, droit de mort en moins tout de même. Une épouse ne discutait pas lorsque son mari avait parlé, en tout cas pas devant les enfants. Quant aux enfants, ils voyaient leur père surtout aux repas ; nous allons donc tenter de décrire le cérémonial du repas.

A midi ou à sept heures du soir (heure précise), les enfants doivent être rassemblés autour de la table familiale. Le lavage des mains a été vérifié préalablement par Marguerite. L'un des enfants est alors chargé d'aller frapper à la porte du bureau de Louis et d'annoncer : "Papa, le déjeuner (ou le dîner) est servi". Louis sort du

13 Pas de télévision ni de radio, pas d'eau courante, de chauffage central, de gaz, d'électricité, de salle de bains (sauf exceptions), pas d'avions ni d'automobiles (sauf pionniers), etc.

bureau et jette un coup d'oeil d'inspection : si un détail cloche (enfant pas exactement à sa place, soupière non au milieu de la table), il dit d'un ton sec : "Vous me préviendrez lorsque ce sera prêt" et il rentre dans son bureau. Cela se produit rarement, car c'est considéré comme une réprimande aussi bien pour Marguerite que pour les enfants.

C'est ensuite Louis qui distribue le pain et l'eau. Aux questions rituelles : "Qui veut du pain pendant que j'en coupe" et "Qui veut de l'eau pendant que j'en sers", chaque enfant intéressé doit lever la main (14). Si, distrait, l'un d'eux oublie de lever la main ou la lève avec retard, tant pis pour lui, il attendra le tour suivant. Il est évidemment interdit de réclamer.

Il est également interdit de parler, sauf pour répondre à une question posée par le père. Au cours du repas, chaque enfant est interrogé sur son travail en classe ou sur ses activités de vacances. Il doit alors répondre de façon claire et précise. Le droit de parler de sa propre initiative est accordé à partir du dix-huitième anniversaire.

On pourrait penser : "C'était le bagne !", eh bien non, pas du tout, car Louis et Marguerite aimaient tendrement leurs enfants et pensaient simplement, comme la plupart des gens de leur génération (avaient-ils tort ?), que, pour donner aux jeunes les meilleures chances dans la vie, il faut les habituer très tôt aux contraintes et aux exigences d'autrui.

Il y avait d'ailleurs, comme dans toute famille, des moments de franche gaieté et des fous-rires pour des motifs futiles...

Louis surveillait de près les études des enfants. L'aînée, Marie, réussit le concours d'entrée de l'École de chimie de Nancy la première année où ce concours fut ouvert aux jeunes filles, et elle en sortit avec son diplôme d'ingénieur. Or, vers 1920, une femme ingénieur était un phénomène

14 Les parents et les enfants d'âge convenable boivent du vin rouge, toujours additionné d'au moins moitié d'eau, et, le dimanche, du vin blanc. La nourriture est frugale, la viande toujours servie après les légumes par mesure d'économie. Peu de sel, peu de beurre et jamais de plats épicés ni exotiques que Louis a en horreur.



Marguerite et ses enfants, Saint-Brieuc 1912

Marie, Michel, Charles, Suzanne, Thérèse



Strasbourg, 1920

Cette photo est la seule, à notre connaissance, sur laquelle figurent Louis, Marguerite et leurs cinq enfants. Marguerite, qui n'a que 40 ans, y apparaît prématurément vieillie. Elle a déjà les joues creuses, toutes ses dents ayant été extraites.

rare. Les deux garçons devinrent également ingénieurs : Charles à l'ICAM (Institut catholique d'arts et métiers de Lille), Michel à l'École des TP (Travaux publics) puis à l'ESE (École supérieure d'électricité de Paris). Suzanne et Thérèse, moins douées pour les études, s'arrêtèrent au brevet primaire supérieur.

Par la suite, chaque fois que les enfants devenus adultes connurent des soucis ou des difficultés, ils trouvèrent toujours leur père et leur mère prêts à les aider de leur présence ou de leurs conseils, moralement et matériellement.

En 1927, Louis, voyant approcher sa retraite, s'associe avec André Pfulb, frère de Marguerite, pour construire l'immeuble du 116 rue de Vaugirard. C'est un bel immeuble de six étages, chacun comprenant un appartement d'environ 180 m² doté du confort moderne. André, médecin, installe au troisième étage son cabinet et son logement (avec sa femme, prénommée elle aussi Marguerite, et sa fille Madeleine, qui y habite toujours), tandis que Louis se réserve le deuxième étage. Les autres étages sont vendus à diverses personnes (15).

L'appartement du second deviendra le centre nerveux et le point de ralliement de toute la famille, y compris les cousins proches ou éloignés habitant Paris ou de passage. Les petits-enfants et petits-neveux se rappellent en particulier le traditionnel après-midi du jour de Noël, lorsque chacun trouvait son cadeau au pied de l'arbre...

Le 116 rue de Vaugirard avait deux annexes au 114^{bis}, que Louis avait également acquises : l'appartement au-dessus des garages et une petite maison dans l'allée Maintenon (16). Ces deux logements se révélèrent fort utiles. Celui des garages abrita pendant de nombreuses années l'une des nièces de Louis, Noëlle Roussel, et ses cinq

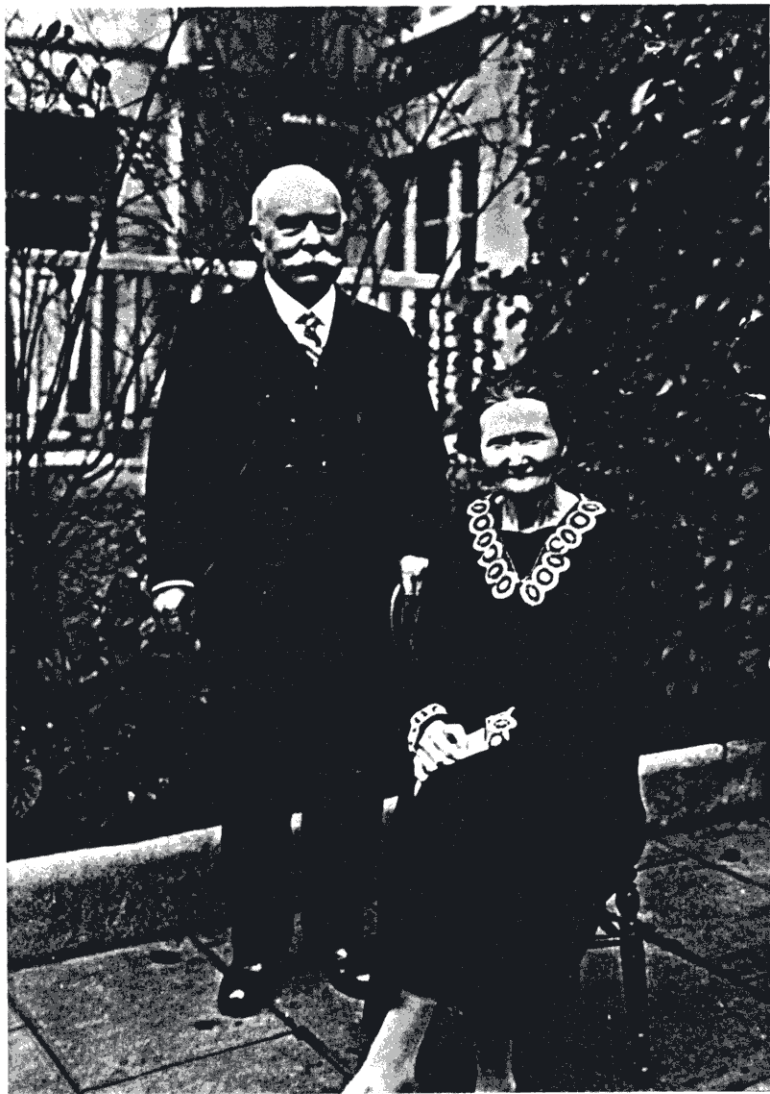
15 Le cinquième étage, aménagé en atelier, sera occupé plusieurs années par le célèbre peintre Marie Laurencin, qui y recevra fréquemment ses amis peintres et poètes.

16 Louis avait demandé que cette allée soit ainsi nommée car il avait trouvé dans des archives que Mme de Maintenon avait habité cet endroit.

enfants (17). Par la suite, ce logement revint à Marie et la petite maison de l'allée Maintenon à Thérèse, ce qui leur assura à chacune un toit lorsque, en 1962, il fallut vendre le 116 à la suite du décès de Louis.

L'excellent père de famille qu'il était s'est, durant toute sa vie, constamment soucie et occupé de tous ceux dont il se considérait comme responsable : enfants, nièces, petits-enfants et petits-neveux.

17 Le frère aîné de Louis, Anselme, était consul de France à Sofia (Bulgarie), où il décéda en 1915. Il laissait trois filles, Thècle (née en 1894), Noëlle (née en 1898) et Odette (née en 1904), qui revinrent en France et se marièrent toutes les trois à Paris entre 1925 et 1929. Louis avait beaucoup d'affection pour ses trois nièces, qu'il considérait comme ses propres enfants et auprès desquelles il essayait, dans la mesure du possible, de remplacer leur père. Odette devint de surcroît sa belle-fille en épousant Charles.



Paris, Noël 1937

L'homme et le citoyen

Louis Bastien était essentiellement un homme d'ordre et un homme de devoir. L'ordre, pour lui, c'était que chaque être et chaque chose soit à sa place et que chacun fasse ce qu'on attend de lui. Le devoir, que l'individu, au lieu de revendiquer ses droits, s'efface devant la collectivité, qu'elle soit famille, Église ou nation. Il aurait volontiers fait sienne, avant la lettre, la parole fameuse de John Kennedy : "Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays".

Il détestait les gens qui se mettent sans cesse en avant et déclarent "MOI, j'aime ceci, MOI je n'aime pas cela". Il était lui-même d'une grande pudeur d'idées et de sentiments, à tel point que certains sujets essentiels comme l'amour de sa femme et de ses enfants, la foi religieuse ou les opinions politiques n'étaient jamais abordés en paroles (18). Seuls les actes en rendaient compte.

Les années de retraite de 1929 à 1939 furent des années heureuses : chacun des cinq enfants avait une situation convenable, deux (Marie et Thérèse) vivaient avec les parents, deux (Suzanne et Charles) étaient mariés et amenaient souvent les petits-enfants dans le bel appartement neuf du 116, seul Michel était un peu plus éloigné, à Marseille où il devait se marier en 1938.

Seul point noir : la santé de Marguerite, minée par un asthme chronique (19). Elle était très maigre et faisait peine à voir lorsqu'elle était secouée par des quintes de toux interminables. Elle était aussi très courageuse, ne se plaignait jamais

18 Rappelons-nous que Louis avait vécu l'affaire Dreyfus, l'affaire des fiches, l'affaire des inventaires, qui avaient déchiré le pays et en particulier l'armée. Il n'avait pas l'esprit partisan, mais naturellement détestait Blum et le Front Populaire qui menaient la France à sa perte.

19 Dans la famille, on ne parlait que d'asthme, mais avec le recul on peut penser qu'il s'agissait plutôt de tuberculose pulmonaire.

et, même lorsqu'elle fut obligée de rester allongée la plus grande partie du temps, ne cessa jamais de diriger la maisonnée avec autorité. Naturellement, elle ne pouvait pas accompagner Louis dans les voyages qu'il effectuait, en particulier dans le cadre de ses activités espérantistes.

Nous avons dit que Louis était un homme d'ordre, mais il était aussi républicain, nullement suspect de bonapartisme. Pourtant, vers 1935, revenant d'un congrès à Rome, il disait : "Avant l'arrivée de Mussolini au pouvoir, les trains italiens étaient toujours en retard. Ils arrivent maintenant à l'heure. Le fascisme n'a pas que des inconvénients".

Le 3 septembre 1939, c'est la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne. Craignant que Paris soit bombardé et pensant aux probables difficultés de ravitaillement, le gouvernement français demande à toutes les personnes qui ne sont pas indispensables de quitter la capitale et de se replier en province. Louis a presque 70 ans, Marguerite 60. Par civisme, ils décident de partir et, comme ils ont encore quelques amis à Saint-Brieuc où ils habitaient une vingtaine d'années plus tôt, ils louent une maison dans un faubourg Sud de Saint-Brieuc appelé Robien. Outre Marie et Thérèse, ils y reçoivent plusieurs petits-enfants et petits-neveux, dont certains ne resteront que quelques semaines et d'autres plus longtemps.

La vie dans la maison de Robien s'organise à partir de quelques meubles prêtés ou achetés à la salle des ventes, complétés par des planches assemblées en étagères et penderies. La main d'oeuvre est féminine, Louis n'ayant jamais de toute sa vie tenu un marteau ni un tournevis.

Après l'invasion de la France par les armées allemandes, en juin 1940, tous les Français sont soulagés d'apprendre que le Maréchal Pétain, sur la demande du Président Lebrun et du gouvernement Reynaud, prend en charge les destinées du pays. En effet, le vainqueur de Verdun est unanimement respecté, dans la famille Bastien encore plus qu'ailleurs. Le portrait du Maréchal est mis à la place d'honneur dans la salle à manger. Toutefois, Louis objecte que "84 ans, c'est trop vieux pour une telle responsabilité".

Le 24 octobre 1940, à Montoire-sur-le-Loir, Pétain rencontre Hitler et la photo des deux hommes se serrant la main paraît dans tous les journaux. Dès que Marguerite la voit, elle se lève, se dirige vers le portrait du Maréchal et le retourne face au mur en disant : "Toi, je te mets en pénitence". Louis ne dit rien, il est certainement d'accord avec sa femme. Le portrait n'a plus jamais été remis dans le bon sens et a disparu par la suite.

Louis et Marguerite étaient de bons catholiques. Tant qu'elle le put, elle allait souvent à la messe de sept heures en semaine, et tous deux ne manquaient jamais la messe du dimanche. Ils eurent toujours de bons rapports avec le clergé de leur paroisse et avec leur évêque.

Marguerite est morte, usée par la maladie et par les efforts qu'elle faisait pour assurer malgré tout le maximum de travail, le 3 octobre 1941. Louis est encore resté avec Marie à Saint-Brieuc jusqu'en 1943, année au cours de laquelle ils sont rentrés tous les deux à Paris, au 116 rue de Vaugirard. La vie y fut plus dure (ravitaillement réduit, chauffage de fortune), mais Louis, par civisme plus que par manque d'argent, n'aurait pas permis que l'on eût recours au marché noir pour se nourrir ou se chauffer.

En 1944, ce fut la Libération. Les restrictions durèrent, en s'atténuant progressivement, jusque 1948.

À partir de ce moment et presque jusqu'à sa mort en 1961, Louis mena la vie de "retraité actif" que nous allons décrire au prochain chapitre. Malheureusement, atteint de cataracte bilatérale, il perdit totalement la vue dans ses derniers mois. Avec son énergie indomptable, il entreprit alors d'apprendre le Braille pour pouvoir continuer à lire, mais n'eut pas le temps de progresser suffisamment dans cette technique pour bien en profiter.

Le retraité actif

Prenant sa retraite à l'âge de 60 ans en 1929, Louis est en excellente santé et en pleine maturité de ses facultés intellectuelles. Il est donc impensable pour lui de rester inactif et il n'aura aucun mal à s'occuper, soit en se dévouant à des causes nobles, soit simplement pour se faire plaisir. Mais il a fait tellement de choses qu'il nous faut créer des sous-chapitres !

L'espérantiste. Déjà lorsqu'il était jeune, avant la Grande guerre, Louis s'intéressait à la langue et à l'organisation espérantistes, qu'il considérait comme un utile moyen de communication et comme une aide au maintien de la paix entre les peuples. Le fait que ces espoirs ne se soient pas réalisés n'enlève rien à la qualité de la démarche.

Mais, tant qu'à s'occuper d'Espéranto, Louis voulut le faire à fond. Il publia dès 1907 un dictionnaire étymologique en neuf langues (20), puis traduisit en espéranto des textes de la littérature française (21), rédigea un dictionnaire de poche français-espéranto et collabora à bien d'autres ouvrages. C'est ainsi, grâce à un travail acharné, grâce aussi à sa grande autorité naturelle, qu'il devint Président de l'Association française puis accéda au poste suprême de l'organisation, celui de Président international. Pour plus de détails, on trouvera en annexe le texte du discours prononcé à ses obsèques par M. Petit.

20 Les neuf langues étaient, outre l'espéranto : le latin, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, l'anglais et le russe. Ce dictionnaire de 247 pages montrait que les termes choisis pour l'espéranto suivaient la plus grande fréquence des racines des langues naturelles.

21 En particulier un éloge funèbre de Bossuet, celui du prince de Condé. Louis expliquait que cette traduction avait un but précis : pour répondre aux détracteurs de l'Espéranto, qui prétendaient que jamais une langue artificielle ne pourrait rendre les nuances et les finesses d'une langue naturelle, il avait volontairement choisi ce texte, l'un des plus beaux mais aussi des plus difficiles de la langue française, pour leur faire constater que la traduction en espéranto en conservait toute la beauté.



Louis à son bureau, vers 1950

Le joueur d'échecs. Louis aimait beaucoup le jeu d'échecs et il était devenu un très bon joueur de classe nationale. Il n'a pas atteint le niveau de grand maître, mais il lui arrivait de jouer contre des champions et il était capable d'apprécier leurs techniques et leurs coups de génie.

Même très âgé, tant qu'il put voir suffisamment pour se déplacer, il ne manquait pas d'aller faire sa partie, un ou deux après-midis par semaine, tantôt au cercle de la rive gauche, à Denfert-Rochereau, tantôt au cercle de la rive droite.

Le mathématicien. De son passage à Polytechnique, Louis avait gardé le goût des mathématiques. Il était fort en algèbre et en géométrie (bien qu'il prétendît ne pas bien voir dans l'espace). Il conserva toute sa vie l'habitude de travailler au tableau noir. Le grand tableau placé dans son bureau était en permanence couvert d'équations et lui servait aussi à donner des cours de "maths" de tous niveaux aux enfants et adolescents de la famille proche ou éloignée.

Il s'était surtout spécialisé dans une branche de l'arithmétique qu'on appelle Théorie des nombres et qui consiste à étudier la signification profonde des nombres et leurs relations entre eux. Elle comporte de nombreux théorèmes qu'on peut utiliser, par exemple, pour des calculs mentaux. Louis s'était entraîné au calcul mental et faire des opérations de tête était devenu pour lui absolument naturel, comme le montre l'anecdote suivante.

Un jour qu'il marchait sur le quai d'une gare pour aller prendre le train, accompagné d'un ami, celui-ci, lui trouvant un air absent, lui demande s'il a des soucis. Et Louis de répondre : "Oh non, je finis juste de décomposer en facteurs premiers le numéro du wagon devant lequel nous venons de passer".

Il était capable d'extraire de tête la racine cubique d'un nombre de douze chiffres, et ceci en dix secondes après qu'on eût énoncé les chiffres. Or, le calculateur prodige Inaudi, qui, dans les années trente, gagnait sa vie en donnant des démonstrations de calcul mental dans le monde entier, mettait plus de temps pour la même

opération. Est-ce à dire que Louis était plus fort qu'Inaudi ? Non, mais il avait un truc (22).

Louis aimait beaucoup les récréations mathématiques. Il achetait les ouvrages ou revues traitant de ce sujet et prenait plaisir à résoudre les problèmes qui y étaient donnés, pour les proposer ensuite aux personnes de son entourage ou à ses visiteurs susceptibles d'apprécier ce "sport" cérébral.

Ayant beaucoup étudié les nombres premiers, il cherchait ce qu'aucun mathématicien n'a encore trouvé : une loi de récurrence des nombres premiers (23). Vers 1950, il crut y être parvenu. La formule qu'il utilisait donnait bien les nombres premiers jusqu'à 1.000, il avait pu le démontrer par des calculs sur le papier. Mais ces calculs étaient très longs et il lui fut impossible de pousser ses vérifications plus loin. Ce serait très facile aujourd'hui avec un ordinateur, mais cet outil était encore dans les limbes à l'époque. Nous pouvons craindre que cette découverte, qui l'eût rendu célèbre, soit perdue à jamais.

Le lettré. L'amour des lettres classiques, contracté dès sa prime jeunesse, ne s'est jamais démenti chez Louis. Il connaissait par coeur des tirades entières de Corneille et de Racine, ainsi que de longs poèmes de Victor Hugo. Il avait en mémoire des citations adaptées à la plupart des circonstances de la vie et savait les dire au bon moment.

C'était aussi un amateur de théâtre. Il eut pendant de nombreuses années un abonnement à l'Odéon pour les représentations du jeudi après-midi et il s'y rendait à pied, car la distance

22 Le truc s'explique aisément. D'abord, Louis demandait que le nombre de départ soit un cube parfait, alors qu'Inaudi acceptait n'importe quel nombre de douze chiffres et donnait la racine cubique la plus proche. Ensuite, Louis utilisait des théorèmes de la théorie des nombres tandis qu'Inaudi, n'ayant pas de culture mathématique (ni aucune autre d'ailleurs), n'a jamais su expliquer comment il arrivait au résultat juste.

23 En termes clairs : connaissant un nombre premier quelconque, existe-t-il une formule qui donne le nombre premier immédiatement supérieur ?

depuis le 116 n'était que d'environ 1400 mètres dans la rue de Vaugirard, sans changer de trottoir.

Plusieurs libraires des cinquième et sixième arrondissements le connaissaient bien, car il passait régulièrement chez eux pour y chercher divers ouvrages peu courants. Ils lui mettaient de côté des livres qu'ils savaient pouvoir l'intéresser.

Louis connaissait et utilisait quantité de moyens mnémotechniques adaptés aux connaissances que devaient acquérir les élèves autrefois. Par exemple, tous les départements de France étaient liés à leurs chefs-lieux par des phrases faciles à retenir :

pour Arras (Pas-de-Calais), "Ah, race d'avocats, pour vous pas de cas laids"

pour Rouen (Seine-inférieure, ancien nom de la Seine-maritime), "Un chanteur s'enrouant rend la scène inférieure"

pour Mâcon (Saône-et-Loire), "De tabac ma concierge a toujours son nez noir".
et ainsi de suite...

Les décimales du nombre pi étaient également faciles à mémoriser en comptant les lettres de chacun des mots contenus dans la phrase "Que j'aime à faire connaître un nombre utile au sage". Cela donne bien 3,1415926524 et l'on peut continuer beaucoup plus loin !

L'humoriste. Loin d'engendrer la mélancolie, Louis aimait les plaisanteries et les histoires drôles mais toujours de bon goût. Il citait volontiers les blagues des grands humoristes comme Alphonse Allais, Georges Bernard Shaw, Sacha Guitry, Pierre Dac, etc. Il connaissait aussi plus d'un monologue amusant, comme "Jonas et la baleine" ou "Comment je suis devenu mon propre grand-père".

Mais il ne se contentait pas d'apprécier l'esprit des autres, il avait le sien qui lui permettait de trouser des histoires drôles et d'écrire des poèmes humoristiques comme "Le ver solitaire" (24).

24 Il serait intéressant de retrouver ce texte et quelques autres pour, peut-être, les diffuser parmi les descendants.

Le curieux de sciences occultes. Louis était depuis longtemps intrigué par les phénomènes paranormaux : transmission de pensée, prophéties, voyance, apparitions... Bien que doté d'un esprit rationnel, il ne niait absolument pas l'existence de tels phénomènes, mais les considérait avec une très grande prudence et un esprit critique très aiguë car, dans ces domaines, il pensait toujours et d'abord à une supercherie.

Retraité, il suit ces questions de près et participe aux travaux d'une société savante qui les étudie systématiquement. Il assiste à des séances au cours desquelles des "mages" prétendent établir des liaisons avec l'au-delà. Ces séances sont évidemment photographiées et enregistrées de manière à éliminer le risque d'hallucination collective. La plupart du temps, la physique ordinaire offre une explication logique des constatations faites mais, quelquefois, les meilleurs spécialistes reconnaissent qu'il y a "quelque chose derrière".

Louis achète chaque année les livres écrits par quelques auteurs qui, soit reprennent pour la nième fois les prophéties de Nostradamus, soit prophétisent pour leur propre compte. Ces livres l'amuse, mais surtout parce qu'il peut souvent les prendre en défaut (25).

25 Les livres de prophéties parus fin 1938 prévoient bien des "difficultés internationales" mais aucun n'annonçait clairement la guerre qui a éclaté en septembre 1939 ni, a fortiori, la défaite de mai-juin 1940. Ceci n'empêchait pas l'un de ces auteurs de faire paraître un nouvel ouvrage quelques années plus tard en indiquant fièrement sur la jaquette "X..., l'homme qui a prévu et décrit à l'avance la seconde guerre mondiale". Pour Louis, qui avait gardé le livre d'origine, le propos ne manquait pas de sel !

Épilogue

J'ai essayé, sans doute bien maladroitement, de raconter ce que je sais de la vie de ce grand-père à qui j'ai voué affection, respect et même admiration.

Il était un homme complet mais un homme de son époque, c'est-à-dire ayant atteint l'âge adulte au dix-neuvième siècle, ce qui crée par rapport à nos critères actuels un décalage considérable.

Pour lui, voyager (il a beaucoup voyagé, surtout dans la période 1929-1939), c'était essentiellement prendre le train, plus rarement le bateau. Il n'est jamais monté dans un avion et n'a jamais possédé une automobile.

Il n'a jamais bricolé, ce concept n'existait pas. Quand il y avait un travail à faire, on s'adressait à un artisan.

Il n'a jamais connu la télévision, car il a été atteint de cécité avant que cette "étrange lucarne" soit accessible au grand public. Mais je le revois encore vêtu d'une vieille veste de maison, assis dans son fauteuil et écoutant à la radio (on disait la TSF) quelque pièce de théâtre ou l'émission de Pierre Dac, "le Tribunal d'Impéritie", qui le faisait bien rire.

Par dessus tout, c'était un humaniste.

Merci, Grand-père.

Annexe 1

Discours de Monsieur P. PETIT

Vice-président de l'Union espérantiste française,
Administrateur de l'Association espérantiste universelle
aux obsèques de M. l'Intendant général BASTIEN
Président d'honneur de l'Association espérantiste universelle
et de l'Union espérantiste française
le 14 avril 1961

Madame,
Messieurs,
Karaj geamikoj,

Lorsqu'il y a près d'un siècle, le 21 décembre 1869, naissait à Obernai, près de Strasbourg, celui dont nous allons évoquer la vie faite à la fois de passion et de simplicité, le hasard voulut que cette naissance eut lieu aux confins des civilisations française et germanique, pour lui permettre, sans doute plus qu'à tout autre, de sentir les difficultés engendrées par la différence de langue et de culture.

Son origine alsacienne, au lendemain du désastre de 1870, devait conduire le jeune Louis Bastien vers la carrière militaire après de brillantes études à l'École Polytechnique.

Mais déjà l'extrême bonté qui était à la base de son tempérament recherchait tout ce qui pouvait amener une meilleure compréhension entre les hommes et, dès 1902, faisant connaissance avec l'oeuvre magistrale du docteur Zamenhof, le jeune militaire Louis Bastien, suivant l'exemple de son aîné le Général Sébert, entraît au sein du mouvement espérantiste auquel il allait donner pendant près de soixante années le meilleur de ses forces.

En 1905, il était aux côtés de Zamenhof lors du premier congrès universel de l'Espéranto à Boulogne-sur-Mer et il commençait une magnifique campagne de propagande dans les milieux aussi bien civils que militaires du Nord, puis de l'Est de la France.

Retraité de l'Armée, il allait consacrer la plus grande partie de son activité à l'Espéranto. La Société française

espérantiste, qui l'avait appelé à siéger à son Conseil d'administration en 1924, lors du Congrès de Strasbourg, où nous avons eu, pour la première fois, l'honneur de faire sa connaissance, lui demandait en 1928 de devenir l'un de ses Vice-présidents.

Avant d'évoquer le grand Président international que fut Louis Bastien, qu'il nous soit permis de rappeler son activité littéraire. Dès 1909, il était appelé à siéger au Comité linguistique et présidait, quelques années plus tard, la section des dictionnaires techniques de l'Académie espérantiste. Entre-temps, il rédigeait en 1907 un petit dictionnaire étymologique en neuf langues, traduisait en Espéranto l'éloge funèbre du Prince de Condé de Bossuet, puis éditait en 1932 un petit dictionnaire de poche pour les Français, tout en étant, à la même époque, le principal collaborateur français de la grande encyclopédie espérantiste.

En 1934, le Comité de l'Association espérantiste universelle l'appelait à la présidence internationale. Il allait demeurer à ce poste, malgré de nombreuses vicissitudes et la guerre mondiale, jusqu'en 1948, c'est-à-dire jusqu'à la veille de son 80ème anniversaire (26).

À cette présidence, en présence de représentants d'une quarantaine de pays, il avait à la fois l'autorité et la diplomatie souriante qui sont l'apanage des véritables chefs. Les caractères si divers de ses collaborateurs venus de pays et de civilisations différentes se trouvaient amicalement malaxés dans les mains du Général Bastien et les espérantistes de tous pays, qui lui apportaient unanimement une véritable vénération, l'appelaient familièrement "la paca generalo", le pacifique général.

Nous savions, quant à nous, que son amour des hommes était infini et qu'il rendait avec usure l'affection respectueuse que lui portaient les espérantistes du monde entier.

Lorsque sa vue faiblit, il apprit le braille pour pouvoir continuer à lire les livres espérantistes adaptés à son infirmité, disputant ainsi chaque minute de sa vie à l'adversité pour rester plus longtemps en contact avec tous ceux qui demeuraient ses amis et pour qui il était, bien

26 NdI : Après la libération de Paris, en 1944, des officiers de l'armée américaine, revêtus de leur rutilante tenue de sortie, rendaient visite à Louis rue de Vaugirard. C'étaient des espérantistes venant saluer leur Président international.

souvent encore au cours de ces dernières années, le guide particulièrement écouté.

C'est pourquoi, Madame, Mesdames et Messieurs, votre douleur est aujourd'hui la nôtre. Nous ne pouvons imaginer qu'il n'est plus. Son action et ses écrits ont trop imprégné les espérantistes pour qu'ils ne demeurent indéfiniment vivants.

Au moment où il nous quitte, dans ce monde en pleine effervescence, c'est vers son enseignement que nous désirons nous tourner et ce sont ses dernières paroles de Président de l'Association espérantiste universelle, lors de sa retraite de 1948, qui formeront notre dernier hommage :

"Nova mondo naskiĝas en doloraj skuoj ; ideoj bolas, homamasoj agitiĝas, ĉiuj popoloj serĉas sian vojon. Ni, samideanoj, de longa tempo konas nian vojon ; ni senŝanceliĝe rigardas al ideala celo de niaj klopodoj ;

Simile al stelo en nokta ĉielo
Al ni la direkton ĝi diras." (27)

27 Traduction : "Un nouveau monde ne prend naissance que dans de douloureuses convulsions ; les idées bouillonnent, les foules s'agitent, tous les peuples cherchent leur voie. Nous, unis par un même idéal, depuis longtemps nous connaissons la nôtre ; sans vaciller nous regardons vers le but idéal de nos efforts ;

Comme une étoile au ciel nocturne
Ce but nous donne la direction."

Quelques idées du Général BASTIEN sur l'Esperanto

En 1955 paraissait la cinquième édition d'un petit livre auquel son auteur, Pierre DELAIRE, avait donné le titre suivant :

L'ESPERANTO EN DOUZE LECONS Cours pratique complet

Il demanda à Louis Bastien de préfacier l'ouvrage. Cette préface est intéressante car elle montre à quel point notre aïeul, à 85 ans, gardait intacts son idéal espérantiste et ses facultés intellectuelles.

Voici ce qu'il y disait :

"...quelque facile que soit la langue Esperanto, "quelle que soit la simplicité de sa grammaire, "chacun doit, pour la parler et l'écrire couramment "et sans faute, augmenter son propre vocabulaire et "s'exercer à la pratiquer.

" Il s'aperçoit vite alors de la richesse et de "la souplesse de cette langue, où chaque mot-racine "livre la clef de tout un groupe de mots.

" Soit, par exemple, le radical « koler », qui "signifie l'idée de colère. Ajoutez-lui "successivement les finales -o, -a, -i, -e, qui "caractérisent le nom, l'adjectif, le verbe et "l'adverbe, comme il est indiqué à la deuxième "leçon, et vous obtenez quatre mots qui signifient "colère - courroucé - se fâcher - et « colèrement » "(avec colère). Ainsi un seul effort de mémoire (et "combien petit !) vous donne la traduction de trois "mots français différents et, par dessus le marché, "un quatrième mot qui n'existe pas dans notre "langue.

" Et les préfixes ! Voyez dans la douzième "leçon, les verbes tirés du seul verbe « iri ». Et

"la floraison des suffixes, qui permettent
"d'obtenir parfois dix mots et plus, d'un même
"radical ! Vraiment l'étude de l'Esperanto est un
"attrayant travail de logique, d'où l'on retire du
"plaisir avant même d'en avoir reconnu l'utilité.

...

"...Vous serez étonnés de la rapidité de vos
"progrès. Puis, d'ici peu, vous vous affilierez aux
"organisations locales et, du même coup, à notre
"Association Universelle.

"

" Alors vous serez de vrais Espérantistes, vous
"pourrez correspondre avec des personnes de tous
"pays et assister à nos grandes manifestations
"internationales.

"

" Alors vous comprendrez le but final de
"l'Esperanto, qui est de faciliter par-delà les
"frontières le rapprochement des esprits d'abord,
"des coeurs ensuite."